
L'analyste à l'écritoire

Un savoir supposé sujet

Marie-Jeanne Segers

« ... J'ai pour la première fois tourné mon regard à l'intérieur vers ma pensée, je sens tout ce néant de ma vie, cent personnages de roman, mille idées me demandent de leur donner un corps comme ces ombres qui demandent dans l'Odyssée à Ulysse de leur faire boire un peu de sang pour les mener à la vie... J'avais asservi mon intelligence à mon repos. En défaisant les chaînes, j'ai cru seulement délivrer un esclave, je me suis donné un maître, que je n'ai pas la force physique de contenter et qui me tuerait si je ne lui résistais pas. »¹ Proust désignait ainsi l'*écriture* qui fut l'œuvre de sa vie avec la puissance d'évocation inégalée de ce style qui est le sien. C'est la même chose, en somme, que tout autrement je voudrais dire : comment le psychanalyste peut-il entendre ce qu'écrire signifie ?

Ce que j'exprime dans la suite, est le point de départ d'une réflexion qui fait l'objet d'un travail plus approfondi en cours. Dans cette ébauche, il s'agit de situer d'une part, la *psychanalyse* dans son écriture, soit écriture du cas clinique, soit texte du champ théorique et, d'autre part, la *littérature* en tant que champ par excellence d'une écriture de la folie – ce terme renvoie ici au langage courant et pas au langage technique de la psychopathologie ; il ne s'agit nullement de psychose, mais bien du champ sémantique classique du mot folie. L'écriture, ce que l'on

1. « Lettre de Marcel Proust à Antoine Bibesco » (20/12/1902), in M. Proust, *Lettres*, Ed. Plon, Paris, 2004, p. 231.

peut qualifier de ce terme, est écriture de la folie de l'homme. Je propose cette affirmation à la réflexion.

Les œuvres de Joyce, Artaud, Nerval, Kafka, Mallarmé, Genet, Gide, Nietzsche, Althusser, Foucault, V. Woolf, Carroll, Swift, L. Sterne, O. Wilde... sont là et nous y voyons à l'œuvre la création d'un nouveau langage et même davantage d'un nouveau statut du discours : leur originalité, leur génie, tient en ceci que leur écriture, leur art, réinvente le langage. Ils pulvérisent la grammaire pour la soumettre à la rhétorique de leurs représentations. Ils écrivent la folie, cette folie qui n'est pas la psychose, cette folie humaine dont parle Foucault et qui dans la littérature trouve ses représentations et ses lettres de noblesse.

La folie, privilège de l'humanité, complète l'humanité de l'homme, en achève l'intégralité ; les écrivains ont pu, à notre place, l'écrire avec génie. Par cette écriture, ils nous ont fait un don : ils ont donné la parole à notre folie. Ils ont été fous à notre place. Je défends l'idée que l'écriture est toujours une approche de l'écriture de la folie (ce qui peut éclairer certaines inhibitions à l'écriture) et que nous trouvons dans l'écriture des écrivains la part innommable de nous-mêmes, qui tente par ailleurs de se dire dans le cadre de la cure psychanalytique d'une manière que ce cadre prévoit ouverte... Mais alors, comment écrire aujourd'hui la psychanalyse ? Comment écrire le cas clinique et comment écrire dans le champ de la théorie ?

A propos de théorie, G. Bataille écrit : « La vérité n'est vraie qu'à condition d'être dépourvue de sens, et rien n'a de sens qu'à la condition d'être fiction »². Nous savons que la psychanalyse est la « science » de la fiction du sujet, parce que le sens est toujours fiction et c'est précisément la psychanalyse qui nous l'a appris. Ajoutons à cela, à la suite de Lacan, « il n'y a de vérité que mathématisée c'est-à-dire écrite » et la vérité « n'est suspensible comme vérité qu'à des axiomes : il n'y a de vérité que de ce qui n'a aucun sens. »³

Ces phrases évoquent ce qu'elles disent, ouvrant sur une perplexité qui ne referme pas le sens. Prenez, par exemple, la conférence de Claudine Cohen sur les représentations de la femme dans la préhistoire à laquelle j'ai assisté cet été : l'image de la femme est interprétée avec une candeur qui fait sourire : la femme vaquerait aux tâches ménagères dans le fond de la grotte, échevelée, courbée et soumise, pendant que l'homme, fier et triomphant, rentre de la chasse. Pure fiction. Rien ne permet d'affirmer scientifiquement que l'homme de Cromagnon était un homme, pas plus que Lucy, une femme. Imaginaire, fiction... Non sens ?

2. « L'apprenti sorcier », in *Œuvres complètes*, t. I, p. 526.

3. Le Séminaire du 11.02.1973.

En fait, sens et psychanalyse constituent les termes d'une antinomie : indissociables et cependant contradictoires. Le sens est toujours fiction. Compter avec l'inconscient, c'est compter avec le déséquilibre qu'introduit la contradiction de l'inconscient. Il n'y a pas de rapport *naturel*, il n'y a pas de rapport à l'Autre qui ne se fasse par l'intermédiaire de ce qui fait sens dans la langue. Il faut se résoudre à la contradiction, à la considérer comme une condition de possibilité de la psychanalyse, ce qui ouvre sur un statut inédit du discours.

Il est une propriété complémentaire du sens dont on saisit la pertinence dans la littérature. On ne peut mieux dire encore une fois que la formule de Lacan lorsqu'il dit « le sens se sait »⁴. C'est précisément ce qui fait que des écrivains dont l'originalité ne sera jamais démentie auront été très tôt reconnus (autant reconnus que contestés). Comme ce fut le cas notamment de Joyce.

Les psychanalystes ont construit une théorie avec des concepts complexes dans la mesure où ils énoncent toute la complexité du psychisme humain. Mais ces concepts si subtils soient-ils, comme c'est le cas pour Lacan et Freud, restent marqués par l'exigence du sens, de la rationalité et par l'impératif de la non contradiction indispensable à leur transmission. Les concepts sont construits dans un espace dont le pouvoir de créativité est infiniment plus réduit que ce que peuvent se permettre la littérature et la poésie, l'écriture d'une manière générale.

Lacan a tenté des avancées dont on saisit toute la pertinence dans la perspective dont il est question ici avec la logique et la topologie pour éviter le piège de l'articulation rationnelle de concepts (qui migrent toujours vers le *plus de sens*) même si ces derniers sont arrivés à inclure l'équivoque de tout langage et les incidences de la division langagière et l'axiome spéculaire. On comprend tout le problème de l'appréhension par la conscience de l'inconscient qui s'y dérobe. Le ça qui parle livre un langage qui sait mais sans qu'aucun sujet puisse assumer un tel savoir ou puisse savoir qu'il sait. Seul l'auteur qui écrit se prête à être le secrétaire d'un tel savoir acceptant, en quelque sorte, de se laisser échapper à lui-même. Ecrire est, dès lors, non seulement un travail mais une souffrance à l'œuvre car il ne suffit pas de ne pas savoir et ne pas savoir ne nous est pas donné. En revanche, il s'agit non seulement d'un savoir indestructible mais aussi d'un savoir qui ne supporte pas que l'on sache qu'on sait⁵ : c'est donc un savoir qui n'est pas porté a priori par le sens (le sens qui se sait) et qui est cependant indestructible.

C'est ce que devrait saisir l'écriture. Toute la psychanalyse et particulièrement la clinique indique qu'il existe un savoir qui ne se livre qu'à la méprise du sujet (rêve, lapsus, mots d'esprit) mais alors la psychanalyse rencontre un problème

4. Le Séminaire du 23.04.1974.

5. Le Séminaire du 17.02.1974.

épistémologique: comment faire la théorie de la méprise essentielle au sujet (de la théorie)? Le théoricien de la psychanalyse tient une position intenable dans laquelle cependant il se tient...

Telle est l'originalité bouleversante de Lacan qui tente une écriture qui ne soit pas littérature et poésie mais pas non plus pure théorie dont la formulation trahirait radicalement cela même dont elle parle. Ainsi, par exemple, Freud a montré et Lacan souligné à quel point la tromperie de l'inconscient, autrement dit la méprise, se dénonce elle-même par la surcharge rhétorique saisissable dans la métaphore du symptôme, la métonymie du désir ainsi que les tropes et figures de style dont l'écriture du rêve abuse. Il existe une rhétorique de l'inconscient dont on peut dire que Lacan a voulu faire la grammaire. Tâche probablement impossible, position à la limite intenable dans la mesure où on ne sort pas de l'inconscient. On ne peut en effet dire l'inconscient lui-même, c'est-à-dire décoller de son mode fondamental de leurre pour énoncer sans se leurrer la loi absolue du leurre. L'écriture littéraire relève avec maîtrise le défi de cette tâche impossible car quelque chose revient toujours à sa place comme le ferait la preuve scientifique par excellence, le côté indestructible du *savoir supposé sujet*.

L'écrivain est celui qui continue à écrire avec passion un texte qui recueille à la fois plus et moins qu'il n'en attendait, un texte qui organise la déception du langage, c'est-à-dire l'échec de la rhétorique à nommer le *sens propre*. Écriture et psychanalyse se rejoignent ainsi dans la mesure où la tâche de la cure est de déconstruire l'illusion du sens propre et de réconcilier le sujet avec sa propre rhétorique. L'écrivain est précisément celui qui tient la position intenable d'écrire l'impossible, d'écrire la « cruauté » d'une lucidité et cherche aussi un nouveau statut du discours.

Chaque écrivain par son style unique et inimitable bouleverse le discours et le mine pour en faire naître un nouveau langage. L'écrivain se confronte à sa propre folie et la pousse en prenant tous les risques aux limites de ses conséquences logiques. L'art de l'écrivain et peut-être y a-t-il un art de la psychanalyse, serait de transformer *le leurre en question*. Tel est ce que l'on peut appeler un style.

Un style est un événement textuel, c'est une écriture. « Je propose », dit Lacan, « comme formule de l'écrit, le savoir supposé sujet »⁶. On y reconnaît le savoir de la connexion des signifiants, auquel l'écrivain prête sa plume lyrique, même si ce savoir lui échappe, il sait que cette connexion le constitue en même temps comme celui qui sait, au moyen de la langue, s'échapper. C'est ce qui donne à ce qu'il fait une valeur primordiale, c'est ce qui fait qu'il peut être fou à notre place. Il n'y a pas à interpréter l'art, il y a seulement à en « prendre de la graine » pour tenter de

6. Le Séminaire du 09.04.1974.

laisser à la parole de l'écrivain sa « signifiante souveraine »⁷.

Dans le champ théorique, le piège de l'écriture est de manquer la rencontre de la méprise en concrétisant un certain type de maîtrise bien nommé par l'expression de « malentendu de la rigueur », où le sens se mire et s'épuise dans un maximum de savoir-de-soi. A ce titre, l'écriture (de l'écrivain) est à cent lieux supérieure aux écrits du champ théorique de la psychanalyse. Que peut on dire de Joyce ? Excepté lire les œuvres de l'auteur lui-même et en « prendre de la graine ». A ce propos, on peut craindre que, malgré les efforts (il faudrait dire les effets rhétoriques) de Lacan, nous ayons régressé vers la ré-assurance du sens, alors qu'il faudrait (toute la psychanalyse nous l'enseigne et la clinique nous le rappelle) rompre avec le sens, sortir de l'épistémologie de la présence et de la conscience du sens ; c'est ce que tentent aujourd'hui plusieurs psychanalystes.

On peut voir un paradigme de ce qui précède dans le commentaire de Lacan du célèbre rêve « Ne vois-tu pas que je brûle ? ». La question qu'articule Lacan relève de la littérature, du texte et de la rhétorique par excellence consumés par un feu qui n'est pas localisable par un discours du sens. Lacan dit : « Où est-elle, la réalité, dans cet accident ? – sinon qu'il se répète quelque chose, en somme plus fatal, au moyen de la réalité – d'une réalité où celui qui était chargé de veiller près du corps, reste encore endormi, même d'ailleurs quand le père survient après s'être réveillé. Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve et celui qui n'a rêvé que pour ne pas se réveiller. (...) C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique (...), rencontre immémorable - puisque personne ne peut dire ce que c'est la mort d'un enfant – sinon le père en tant que père – c'est-à-dire nul être conscient – car la véritable formule de l'athéisme n'est pas que Dieu est mort – même en fondant l'origine de la fonction du père sur son meurtre, Freud protège le père – la véritable formule de l'athéisme, c'est que Dieu est inconscient. La question de savoir quel est le feu qui nous brûle est celle de l'indécidable, à la fois dans la veille et dans le sommeil. « Dans ce monde tout entier assoupi, seule la voix s'est fait entendre – Père, ne vois-tu pas que je brûle ? Cette phrase elle-même est un brandon – à elle seule, elle porte le feu là où elle tombe – et on ne voit pas ce qui brûle car la flamme nous aveugle sur le fait que le feu porte sur l'*Unterlegt*, sur l'*Untertragen*, sur le réel. »⁸

La parole est donc donnée à cet écrivain de génie qu'est en chacun de nous, le rêveur, fantastique organisateur de la méprise humaine en créations dignes du septième art. Le rêve est l'écriture par excellence de l'inconscient.

7. *L'Instance de la lettre*, p. 521.

8. *Le Séminaire*, livre XI, p. 57.

